

“ J’AI BESOIN D’UN CONTACT DIRECT AVEC LA MATIÈRE. ”

Dans la matière épaisse et veloutée du pastel sec, Emmanuelle Pérat inscrit des corps et des visages. Comme taillées dans le bois brut, les formes sont sculptées et patinées, la peau sillonnée de lignes. À chaque trait, l’artiste cherche plus profondément le mystère de la vie humaine.

On sonne. À la porte se tient l’encadreur, un tableau emmaillotté de film plastique entre les bras. Quelques mots de convenance échangés et l’homme adosse le cadre lourd sur le mur, parmi une dizaine d’objets semblables à celui-ci. Les tableaux attendent le prochain convoi pour une exposition rétrospective qui s’ouvrira à Nantes dans quelques jours. La porte claquo, l’artiste restée seule examine le cadre vide, dégage partiellement le plastique. Tout à l’air en ordre, elle revient à l’atelier avec une mine interrogative : « *Où en étions-nous ?* »

Emmanuelle Pérat est tout entière à ce qu’elle fait : une définition sommaire, qui résume pourtant l’incommensurable présence de cette femme au gabarit menu et au regard sensible, teinté de gravité. Détermination, volonté, énergie et dynamisme suivent ensuite le cortège des qualités sans lesquelles n’aurait sans doute pas pu naître une œuvre aussi singulière. En bleu de travail, les lèvres maquillées et la chevelure nouée en chignon, Emmanuelle accentue de petits haussements d’épaules le ton fataliste sur lequel elle conte ses débuts artistiques. Pourtant, son histoire possède, à bien des égards, les qualités d’un récit romanesque. « *J’ai commencé à m’intéresser au dessin tardivement, à l’âge de dix-neuf ans. Après le bac, j’ai pris une année sabbatique, le temps de réfléchir à mon orientation. À l’époque, je m’obstinais*

*à travailler le chant lyrique et malgré ma volonté, je me sentais à l’étroit dans cette voie. Pour subvenir à mes besoins, je posais quelques heures par semaine dans un atelier de modèle vivant à l’école des arts décoratifs de Strasbourg. J’aurais pu choisir n’importe quel autre petit boulot, le hasard a fait que celui-ci était lié aux beaux-arts. » Au cours des séances d’atelier, son intérêt pour le dessin s’accroît, avec l’envie de comprendre ce qui se passe de « l’autre côté ». Le corps figé, elle tient la pose pendant de longues minutes ; le temps de laisser son regard gambberger sur le public qui lui fait face. « *Je scrutais les gestes des artistes et des étudiants, interrogeant les moindres réactions. Comment coordonnent-ils le geste et le regard ? Comment parviennent-ils à dominer la tentation de voyeurisme ? Et surtout, comment subliment-ils le corps vivant marqué d’imperfections et d’altérités ?* » La réponse à ces questions ouvre aujourd’hui les murs de l’atelier. Emmanuelle décroche le triptyque des autoportraits nus. Sur la pointe des pieds, elle se hisse vers le haut du tableau pour réceptionner ce corps plein, rond, qui sans pudeur exhibe la blancheur de son sexe. Retour à l’atelier des Arts déco. Emmanuelle descend de son estrade et se dirige vers le professeur en charge du cours de dessin. Les conseils de Roger Dale, peintre et enseignant aux Arts déco depuis vingt ans, sont sans équivoque : « *Fais**





Parcours de vie

- 1970** Naissance à Toulouse
- 1995** Bourse d'étude, Hunter College of Art, New York, U.S.A.
- 1997** Obtient le DNSAP (École des beaux-arts de Paris) avec félicitations du jury
- 1999** Acquisition d'une œuvre par le Fonds national d'art contemporain, Paris
- 1998** Galerie ATC, Zurich, Suisse
Programme Erasmus, Hochschule der Künste, Berlin
Bourse de séjour et de recherche, Casa Velázquez, Madrid
- 2000** Prix de la Vocation Eleustein-Elanchet, Paris
- 2001** Galerie Rachlin Lomarié Beaubourg, « Face-à-face »
- 2001-2003** Bourse de séjour et de recherche, Casa Velázquez, Madrid
- 2007** Galerie Rachlin Lemarié Beaubourg, « Mané »
- 2008** Galerie Le Grand T, Nantes
Centre d'art contemporain la Rairie, Pont-Saint-Martin (44)

ce que tu as à faire. Prends confiance en toi. » Trop indépendante pour se laisser dicter la moindre orientation dans son travail, Emmanuelle entend parfaitement le message du peintre, réitéré par toutes les personnalités marquantes qui croiseront par la suite son chemin, de l'artiste Velicovic au galeriste parisien Claude Lemaire, en passant par Michel Luneau et Yves Michaud. « J'avais, à cette époque, un comportement un peu révolté. Mon œuvre s'est bien souvent construite "contre" et non pas "avec" les commentaires qu'on en faisait. C'est en partie pour cette raison que j'ai abandonné très vite les cours en atelier. Les poses empruntées et académiques du modèle m'ennuyaient. Rien ne stimulait mon imagination. » Mais à l'aise face au sujet, Emmanuelle ne trouve d'autres solutions que de se mettre en scène elle-même. À la fois acteur et sujet de sa propre représentation, elle se livre à une série d'autoportraits, paradoxalement privés de visage. « Je trouve qu'il existe une nudité dans un visage qu'il n'y a pas dans un corps. Et je suis restée longtemps mal à l'aise avec cette idée. » Dans un grand miroir situé à un mètre à peine, Emmanuelle Pérat épie le reflet de son corps nu. La pose est inconfortable, parfois douloureuse et contorsionnée. Le face-à-face vertigineux et angoissant absorbe l'attention de l'artiste qui, tout occupée au dessin, ne représente ni son bras droit situé hors champ, ni son visage. « Guidée par une recherche visuelle exigeante, je me suis imposé de plus en plus de contraintes. Je posais par exemple accroupie sur une plaque de verre, un miroir glissé sous la vitre ou bien j'approchais le miroir à quelques centimètres de mon corps, le reflet complètement déformé par la proximité de son modèle. Le contrôle corporel me permettait une meilleure concentration sur la construction du dessin, il fait partie d'un concept et m'oblige à resserter l'aspect formel autour d'une idée. »

REPRÉSENTER L'ABSENCE

L'espace de création d'Emmanuelle Pérat est une pièce sans fenêtres. Aucun interstice d'où s'échapperait la poudre volante. De grandes feuilles de papier rugueux et « matador », on Pastel Close, sont épinglées à même le mur. Chacune des œuvres laisse sa marque, un rectangle clair qui, avec le temps, se superpose à des centaines de dessins invisibles. Comme une coquille bien fermée, l'atelier est un cœur qui bat en sourdine, au milieu de l'habitat clair et spacieux. L'artiste ramasse une poignée de poudre terreuse à même le sol, ouvre la main au-dessus d'un tamis : « J'utilise le pastel car c'est de la couleur à l'état pur. En terme de rendu, je pourrais aussi bien me contenter de la peinture acrylique. Mais d'un point de vue physique, j'ai besoin d'un contact direct avec la matière. La sensation tactile est essentielle dans ma façon de faire. La technique, ensuite, est secondaire. Je ne me réclame d'aucune école ou tradition du pastel sec. Tout ce qui m'importe, c'est

“ IL EXISTE UNE NUDITÉ
QU'IL N'Y A PAS DANS



le rapport et l'équilibre qui, peu à peu, s'instaurent entre la construction et le chaos. Le pastel sec est un moyen simple qui n'implique pas de contraintes de temps. Un coup de chiffon et je peux revenir sur le dessin. »

Sur un fond couvert de pigment noir, Emmanuelle dégage les formes à l'aide d'une gomme. Elle retire la matière, cherchant les espaces de lumière. Un tâtonnement dans l'obscurité, qui laisse peu à peu la place à la couleur. Le dessin géométrisé des séries plus récentes organise un simulacre de volumes, que l'on prendrait pour du bois sculpté. Comme de la sciure fine tombée des tableaux, la poudre de pigment se dépose sur le sol, jusqu'à former ici et là des cônes irréguliers. Sous la poussière rouge, on aperçoit un mannequin articulé, un cin d'œil à la poupée d'Hans Bellmer. L'objet fait partie des meubles. Ensablé dans le décor depuis des années, il s'éclipse devant la présence des modèles vivants qui s'attardent pendant des jours voire des semaines dans l'atelier d'Emmanuelle. « Sans préméditation, j'ai simultanément intégré dans mon travail la couleur et la représentation d'autrui.

Pour certains artistes, le rapport avec le modèle est très simple, pour moi, il est au contraire complexe, chargé d'ambiguïté. Un rapport de force et de séduction s'instaure automatiquement. L'important est de pouvoir projeter et concentrer cette relation intime, cette attraction mutuelle sur le dessin, créer une fiction où les deux entités, le modèle et l'artiste, se rencontrent et se confondent. Cela requiert une grande discipline de travail, des heures pour trouver la pose sans échanger une seule parole. Je me souviens d'une séance avec une actrice très belle. Elle parlait sans cesse. Ce bavardage me rendait la tâche de plus en plus pénible. Le dessin était presque terminé lorsque son ton s'est durci, son propos est devenu amer. Le dessin s'est alors défilé devant moi, ses traits tout à coup tendus et son corps nerveux montraient une facette d'elle-même physiquement distrait, mais divulguée insidieusement par ses paroles. »

Quels que soient le modèle, le sujet choisi, l'œuvre est un point de convergence entre l'histoire personnelle de l'artiste et une problématique propre à sa formulation. Il y a deux ans, Emmanuelle Pérat, profondément marqué par le décès de sa grand-mère, entreprend une série de portraits qui traduit, sans équivoque, des thèmes difficiles : la vieillesse et la mort. « L'acte de créer participait du deuil. La perte d'une personne

**AUTO- PORTRAIT
AVEC JIM, TRÉPICHOU
2003
PASTEL SEC SUR TOILE
160 x 300 CM**

**SELF-PORTRAIT
WITH JIM,
TRÉPICHOU
2003
PASTEL ON CANVAS
160 x 300 CM**

DANS UN VISAGE
UN CORPS ”



importante marquait une rupture, un changement dans ma vie, et il en était naturellement de même dans mon travail. D'emblée, je me suis demandée : que faire maintenant que je n'ai plus le modèle devant moi ? Ma manière de travailler, plus souple, des rendus moins modélisés et cependant toujours maîtrisés par les lignes me donnaient l'impression de réincarner ce corps. J'avais presque le sentiment de retrouver son odeur. » Accroupie sur le sol, Emmanuelle glane quelques morceaux de pastels, elle les trie par familles de teinte sur une chaise en Formica. Son regard remonte par moments vers le mur sur lequel elle s'est efforcée, pendant des mois, à « prendre le dessus et contrôler les premiers visages qui se dérobaient et partaient à la dérive ». « Pour la première fois, j'ai travaillé d'après photo. Bizarrement, l'image, par son réalisme, définissait une idée essentielle, l'absence. Regarder la photo de la personne, à un moment précis de sa vie, rendoient l'expérience de la perte. Et dans cette aventure, je crois que j'ai tenté d'évoquer ce sentiment de manque et d'absence qu'il me fallait évidemment accepter. » Le visage de Mané occupe l'espace-plan d'une immense feuille de papier. La vue frontale cueille le spectateur. Elle le rapproche soudainement de la mort, lui faisant regarder au plus près ce qu'un œil fatigué et des lèvres closes peuvent contenir d'humanité. « Ce qui me tient à cœur, c'est de sans cesse exprimer mon rapport à l'existence humaine, de témoigner du miracle de la vie. » Une volonté dont il serait difficile de douter face à ces corps et ces visages sous le pastel réincarnés.

ALEXANDRA BOURRÉ
PHOTOS STEPHANE GRANGER

regards croisés # collectionneur

LE REGARD DE MICHEL LUNEAU, COLLECTIONNEUR
DIRECTEUR DU CENTRE D'ART CONTEMPORAIN DE LA RAIRIE (LOIRE-ATLANTIQUE)

« J'ai rencontré EMMANUELLE PÉRAT à LA CASA VELÁZQUEZ À MADRID, EN 2003, OÙ ELLE ÉTAIT EN RÉSIDENCE. EN DISCUTANT, NOUS NOUS SOMMES DÉCOUVERTS DES AMITIÉS COMMUNES, DONT CELLE DE VLADIMIR VELICOVIC, SON PROFESSEUR AUX BEAUX-ARTS DE PARIS.

CONTEMPLER UNE ŒUVRE D'EMMANUELLE, C'EST VOIR LES CHOSES EN LEUR ÉTAT, SE RAPPROCHER AU PLUS PRÈS D'UNE RÉALITÉ. DANS SES DERNIÈRES ŒUVRES, LES YEUX DE SA GRAND-MÈRE IMPIÈRENT LA LUMIÈRE. TOUT EST DIT DANS CE REGARD. SON HABILITÉ POUR LE PORTRAIT TIENT AU FAIT QU'ELLE SAIT ADMIRABLEMENT SOULIGNER ET EN MÊME TEMPS ROMPRE L'IMMOBILITÉ D'UN VISAGE. ELLE NE FAIT GRÂCE D'AUCUNE RIDE ! IDEM POUR LES NUS, C'EST LA VIE, LE SEXE TEL QU'IL EST. SES DESSINS SONT DÉNUÉS DE TOUTE VOLONTÉ EXHIBITIONNISTE ET DANS CE SENS, L'ARTISTE NE FAIT PAS DE CADEAU. SON TRAVAIL VA SÛREMENT ÉVOLUER, MAIS JE NE SENS PAS DE CHANGEMENT RADICAL. UNE CERTAINE CONSTANCE EST DÉJÀ EN PLACE, CAR ELLE A ATTEINT LA SINGULARITÉ À LA FOIS DANS LE SUJET ET DANS LA FORME. QUAND ON A VU UN PÉRAT UNE FOIS, ON LE RECONNAÎT. »



“ J’AI BESOIN D’UN CONTACT DIRECT AVEC LA MATIÈRE. ”

Dans la matière épaisse et veloutée du pastel sec, Emmanuelle Pérat inscrit des corps et des visages. Comme taillées dans le bois brut, les formes sont sculptées et patinées, la peau sillonnée de lignes. À chaque trait, l’artiste cherche plus profondément le mystère de la vie humaine.

On sonne. À la porte se tient l’encadreur, un tableau emmaillotté de film plastique entre les bras. Quelques mots de convenance échangés et l’homme adosse le cadre lourd sur le mur, parmi une dizaine d’objets semblables à celui-ci. Les tableaux attendent le prochain convoi pour une exposition rétrospective qui s’ouvrira à Nantes dans quelques jours. La porte claquo, l’artiste restée seule examine le cadre vide, dégage partiellement le plastique. Tout à l’air en ordre, elle revient à l’atelier avec une mine interrogative : « *Où en étions-nous ?* »

Emmanuelle Pérat est tout entière à ce qu’elle fait : une définition sommaire, qui résume pourtant l’incommensurable présence de cette femme au gabarit menu et au regard sensible, teinté de gravité. Détermination, volonté, énergie et dynamisme suivent ensuite le cortège des qualités sans lesquelles n’aurait sans doute pas pu naître une œuvre aussi singulière. En bleu de travail, les lèvres maquillées et la chevelure nouée en chignon, Emmanuelle accentue de petits haussements d’épaules le ton fataliste sur lequel elle conte ses débuts artistiques. Pourtant, son histoire possède, à bien des égards, les qualités d’un récit romanesque. « *J’ai commencé à m’intéresser au dessin tardivement, à l’âge de dix-neuf ans. Après le bac, j’ai pris une année sabbatique, le temps de réfléchir à mon orientation. À l’époque, je m’obstinais*

*à travailler le chant lyrique et malgré ma volonté, je me sentais à l’étroit dans cette voie. Pour subvenir à mes besoins, je posais quelques heures par semaine dans un atelier de modèle vivant à l’école des arts décoratifs de Strasbourg. J’aurais pu choisir n’importe quel autre petit boulot, le hasard a fait que celui-ci était lié aux beaux-arts. » Au cours des séances d’atelier, son intérêt pour le dessin s’accroît, avec l’envie de comprendre ce qui se passe de « l’autre côté ». Le corps figé, elle tient la pose pendant de longues minutes ; le temps de laisser son regard gambberger sur le public qui lui fait face. « *Je scrutais les gestes des artistes et des étudiants, interrogeant les moindres réactions. Comment coordonnent-ils le geste et le regard ? Comment parviennent-ils à dominer la tentation de voyeurisme ? Et surtout, comment subliment-ils le corps vivant marqué d’imperfections et d’altérités ?* » La réponse à ces questions ouvre aujourd’hui les murs de l’atelier. Emmanuelle décroche le triptyque des autoportraits nus. Sur la pointe des pieds, elle se hisse vers le haut du tableau pour réceptionner ce corps plein, rond, qui sans pudeur exhibe la blancheur de son sexe. Retour à l’atelier des Arts déco. Emmanuelle descend de son estrade et se dirige vers le professeur en charge du cours de dessin. Les conseils de Roger Dale, peintre et enseignant aux Arts déco depuis vingt ans, sont sans équivoque : « *Fais**